

The background of the cover is a detailed microscopic image of lichen, showing a complex network of yellow, rounded, cell-like structures (likely photobionts) interspersed with dark, branching, thread-like structures (likely mycelium). The overall appearance is highly textured and organic.

Vincent Zonca

LICHENS

Pour une résistance
minimale

Préface d'Emanuele Coccia

SYMBIOSIS

Le Pommier

LICHENS

ISBN : 978-2-7465-2199-5

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021, janvier

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris



Vincent Zonca

LICHENS

Pour une résistance
minimale


Préface d'Emanuele Coccia

Le Pommier

SYMBIOSE

« Retour donc à la nature ! Cela signifie : au contrat exclusivement social ajouter la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect. Le droit de symbiose se définit par la réciprocité : autant la nature donne à l'homme, autant celui-ci doit rendre à celle-là... »

Michel SERRES

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Michel Serres', with a horizontal line underneath the name.

« Faisant le cheval échappé, [l'esprit] se donne
cent fois plus de carrière à soi-même [...]
et m'enfante tant de chimères et monstres
fantasques les uns sur les autres. »

Michel de Montaigne, *Essais*, 1571

« Dans nos moments de confusion
souvent j'éprouve le besoin
de contempler un lichen.
Apportez-moi une montagne
et je vous montrerai ce que je veux dire. »

Hans Magnus Enzensberger, *Écriture braille*, 1964

PRÉFACE
AU-DELÀ DES ESPÈCES
Emanuele Coccia

Elle nous paraît comme depuis toujours divisée en formes incompatibles : le pissenlit (*Taraxacum ruderalia*) n'a rien à faire avec l'écureuil (*Sciurus vulgaris*) ; le papillon *Morpho menelaus didius* ne peut pas être assimilé à un chêne-liège (*Quercus robur*). La vie est d'emblée multiple, éparpillée en formes incompatibles et inconciliables. La diversité des espèces et des formes est à la fois une évidence et une menace : dès qu'elle est posée, elle semble montrer une instabilité diachronique (l'évolution) et synchronique (la lutte des espèces et la compétition, les catastrophes écologiques).

Et pourtant cette diversité qui divise la vie de manière formelle et ontologique n'a rien de si évident. La division de la vie est toujours le lieu d'un problème. Platon fut le premier à le comprendre, dans l'un de ses mythes les plus connus. Dans le *Protagoras* (320d-322c), il raconte

que les dieux immortels ont voulu créer des formes de vie mortelles et ont confié aux deux géants Prométhée et Épiméthée (littéralement : celui qui pense aux choses d'abord et celui qui y pense ensuite) la tâche de doter chaque espèce de pouvoirs appropriés. Épiméthée demande de pouvoir effectuer la distribution, donnant à certains « la force sans la vitesse », à d'autres la seule vitesse plus faible ; à certains des armes de défense et d'attaque, à d'autres la capacité de se cacher parce qu'ils sont minuscules ou de se sauver parce qu'ils sont énormes. Dans la répartition des caractéristiques propres à chacun, Épiméthée a cherché l'équilibre et a rendu impossible l'extinction de chacun. Il donnait des fourrures pour résister au froid, des sabots et des peaux plus dures. Il a réparti la nourriture entre les espèces, l'ordre qui permettait à l'une de manger l'autre, la force de reproduction. Mais il a oublié une espèce, l'espèce humaine : « Toutes les espèces animales étaient commodément pourvues de tout, alors que l'homme était nu, pieds nus et sans défense. » Il a remarqué que ce Prométhée a volé à Héphaïstos et Athéna leur savoir technique, ainsi que le feu (qui permet d'utiliser la technique), et l'a donné à l'homme.

Platon ajoute trois notes à ce mythe. Tout d'abord, la sagesse d'Athéna et d'Héphaïstos n'incluait pas la politique : c'est Zeus, plus tard, qui a donné cette connaissance aux hommes par l'intermédiaire d'Hermès, et ce n'est qu'à ce moment que les hommes ont pu faire la guerre à l'autre espèce, « parce que l'art de la guerre fait partie de l'art politique ». Le don de la technique rend alors les hommes doués d'un lien de parenté avec les dieux : c'est pourquoi seule l'espèce humaine construit des autels et

des statues de dieux. Enfin, c'est grâce à la technique que l'humanité a pu « faire fondre la voix, articuler les mots et construire des maisons, des vêtements, des chaussures, des lits et tirer de la terre des aliments » : le langage n'est qu'une conséquence de cette sagesse et non son fondement. En d'autres termes, la technique précède la raison ; et c'est son fondement, la condition de la possibilité.

Le premier point à souligner dans ce mythe est le fait que l'origine de la guerre entre les espèces provient d'une division injuste. Ou plutôt, ce que nous appelons la biodiversité, la pluralité des espèces, est elle-même une forme d'injustice. Il s'agirait d'une division opérée par une divinité imprudente et incapable (*Epimetheus*) qui distribue de manière déséquilibrée les pouvoirs caractéristiques de chaque espèce. Déjà dans ce trait il y a quelque chose d'extrêmement radical : les espèces ne sont pas caractérisées selon l'être mais selon l'avoir ; toute identité n'est pas une nature mais une dotation arbitraire. La division des espèces est intrinsèquement la marque d'un arbitraire, d'une forme politique de répartition de ce qui, par nature, n'appartient à personne. D'autre part, cette division produit une sorte de non-espèce, une sorte de prolétariat des vivants. Pour toutes les espèces, l'identité est définie par la possession d'un pouvoir. L'humanité, au contraire, est sans propriété, sans pouvoir. C'est ce ressentiment qui définit la guerre. D'autre part, ce ressentiment provoque une sorte de bovarysme : la volonté d'être comme les autres espèces.

Face à l'injustice causée par un dieu, le mythe continue, un autre dieu tente de se mettre à l'abri. Mais sa solution produit une autre et double injustice : la non-espèce,

la plus prolétarienne des espèces, reçoit par un vol une qualité qui n'appartient qu'à la divinité – les possesseurs des qualités que les autres espèces ont reçues en usufruit. Ce don supplémentaire – la technique et le feu considérés comme la force qui permet de manipuler la matière et la réalité – permet à l'humanité de s'ériger dans une relation de supériorité hiérarchique. Le geste qui devait réparer l'injustice inhérente à la division des pouvoirs en produit une autre, encore plus radicale.

Le mythe de Platon décrit la multiplicité des espèces comme le lieu d'un arbitraire ; un don opéré par une divinité mineure, qui suit des critères qui n'ont rien de rationnel et qui, au contraire, est un symptôme de légèreté, d'insouciance (c'est une des traductions possibles du nom « Épiméthée »). Mais précisément parce qu'elle est arbitraire et profondément injuste et qu'elle est suivie d'une deuxième injustice – que la religion et plus tard la politique sanctionnent –, cette division nécessite sa suspension. Ce qui est remis en question, c'est non pas tant, ou du moins pas seulement, la nature humaine que la nature de toutes les espèces. À l'acquiescement que la biologie, la politique, les différentes théologies mais aussi et surtout l'écologie ont montré face à la prétendue lapalissade de la séparation ontologique de toutes les espèces il faut opposer un discours moins consolateur. L'existence de l'espèce n'est pas un fait ontologique, mais un fait pratique. C'est pourquoi la question taxonomique – l'ordre qui sépare une espèce des autres, qui définit la position réciproque des différentes espèces vivantes dans l'arbre, ou plutôt le réseau de vie –, comme il convient de le dire maintenant après la découverte du transfert

génétique horizontal, devrait devenir une question purement politique et non plus généalogique.

De ce point de vue, les lichens sont les acteurs d'une nouvelle politique du vivant : contre le lotissement ontologique de la vie, ils définissent l'identité par l'association et non pas par la division. Ils se battent – à travers leur vie – pour dépasser la division des espèces. La vie qui les traverse toutes est toujours une, la même. C'est seulement pour cela qu'il devient possible de s'associer à un être si distant d'un point de vue taxonomique et généalogique.

C'est cette sorte de communisme biologique que le livre de Vincent Zonca affirme en posant les lichens – « des êtres vivants qui se situent en marge, en résistance » – au centre de la réflexion d'une nouvelle biologie. Ces êtres souvent décrits comme « lépreux », « pustuleux », « tuberculés », qui ne sont ni des plantes, ni des animaux, ni un, obligent à repenser les règles de la distribution des identités. Ils obligent aussi à penser toute espèce comme une contingence, que l'existence de tout individu vivant, et les rencontres auxquelles elle donnera lieu, est appelée à dépasser. La vie appartient à toutes les espèces et les pouvoirs qui définissent chacune d'elles doivent être mis en commun.

Livre premier

PREMIERS CONTACTS

« La loupe du botaniste, c'est l'enfance retrouvée. »

Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 1957

Origines

Tout au début, il y a cette fascination pour les mots étranges, rares, aux sens mystérieux et aux sonorités barbares. Lichen. Mais aussi bien : toundra, varech, cerque, élytre, dolmen, maelstrom, inlandsis, fjord, permafrost, ubac, adret, axolotl, cortex, pollen. Abécédaire de la nature, musique marquée par l'étymologie des origines, grecques, latines, ou empruntée à des langues autres. Ces mots qui, lorsqu'on les prononce, créent

comme un courant d'air, un instant de flottement. Silex, granit, mitochondrie, sphaigne, vrac : lichen. La dureté du « ch » central, l'étrangeté du « en » final.

*

Victor Hugo est l'un des rares poètes francophones à avoir osé élever le lichen à la dignité de la rime. Il le fait sonner avec un monstre fantastique d'origine norvégienne : le « kraken¹ ».

*

Cela aussi comme une fascination pour ce qui est négligé, rejeté, dénigré. Adolescence du poète maudit et du lichen, des herbes folles et des remises, qui erre en quête de l'oublié derrière les chemins, loin de ce que tout le monde peut voir, en quête de son territoire, d'une « terre de personne ». Arborescence du poète maudit qui tente de se construire par les chemins de traverses, butinant, bifurquant sans cesse, dans une verticalité sinueuse et à jamais incertaine.

Je faisais des listes de tout, des listes de mots-rebut, colonnes vertébrales d'un imaginaire encyclopédique et solitaire, cherchant à me réfugier dans la différence, dans la rareté, dans l'inconnu. J'enquêtai sur les pharaons ou les dinosaures les plus mystérieux. J'examinai les insectes les plus repoussants, les vers les plus terreux, disséquai les boursoflures des arbres en quête de parasites intérieurs.

Le lichen fait partie de cet imaginaire d'enfant et d'adolescent. Il peuple les faces nord des forêts profondes

de ma Bourgogne natale et de mes rêves solitaires. Il devient une évidence lors de ces longs hivers qui débordent toujours, avalant l'automne et le printemps, alors qu'il est le dernier signal visible sur les écorces des pins noirs d'Autriche, parmi un paysage mélancolique de brouillard et de gris, les arbres ne montrant plus que « leur agonie aux ficelles » sans plus feuilles ni couleurs – calligraphie squelettique réduite à l'élémentaire.

Hivers

S'il est une saison particulièrement propice aux lichens, c'est bien l'hiver. « La physiologie tout en souplesse des lichens leur permet d'être rayonnants de vie lorsque l'hiver serre la plupart des autres créatures dans son étau », écrit David George Haskell². Tandis que de nombreux arbres perdent leurs feuilles et que la plupart des plantes supérieures disparaissent, ils éclatent de toutes leurs couleurs et de leurs formes extravagantes : les lichens sont les « feuilles de l'hiver », écrit Thoreau. Quelques pixels oubliés sur un canevas.

C'est la saison qui inspire les magnifiques descriptions de lichens à Thoreau dans son *Journal* perdu au beau milieu du XIX^e siècle et des forêts du nord-est des États-Unis – ou à Marcel Proust, à Francis Ponge, aux *haijins* japonais. Pour les botanistes, c'est la solution de repli – ou de dépit, faute de mieux, quand il n'y a plus rien d'autre à étudier. Rousseau dit, au bien nommé Malesherbes, que « l'hiver a [...] ses herborisations qui lui sont propres, savoir les mousses et les lichens ». C'est aussi la saison où, lors des promenades botaniques

qu'ils affectionnent, les artistes George Sand et John Cage, en compagnie respectivement des botanistes Jules Néraud et Guy Nearing, délaissent temporairement plantes et champignons pour se laisser surprendre par les lichens.

*

Je dévisage ces pelotes d'usnées ébouriffées, récoltées sur un cerisier du jardin familial : elles ne ressemblent à rien d'identifiable, mottes d'herbes ou tignasses pâlottes que le dessèchement a rendu presque minérales. Que me disent-elles ?

Le lichen est ce qui persiste quand presque toute trace de vie a disparu ; dans l'hiver perpétuel des pôles et de la haute montagne, aussi. Il devient visible, apparaît, dans l'adversité. Le lichen, une force critique ?

Mauvaises herbes

Le lichen est familier de tous, connu de personne. Il suffit de demander autour de soi : tout le monde voit, peu ou prou, ce que le mot désigne ; tout le monde a déjà croisé le regard de ces plaques aberrantes sur les murs, de ces croûtes étranges sur l'écorce. Il est de l'ordre de l'« infra-ordinaire », pour reprendre le mot de Georges Perec : il est « ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, le bruit de fond, l'habituel³ ». Mais personne ne s'y est attardé et n'est capable d'en dire bien plus : le langage s'arrête là.

Dans les jardins botaniques et les parcs, aucun panneau ne les signale jamais, ni ne les explique. Présence dérisoire et inutile sur les murs, troncs ou pierres, voire franchement repoussante – évoquant un imaginaire de la tache, une sorte d’eczéma ou de lèpre, un prurit, l’idée d’une excrétion malade et sirupeuse, d’un parasite échevelé vampirisant son support. Le poète chinois Qianlong écrivait en 1743 :

Cette parasite affamée qui, dédaignant la terre dont elle méprise les suc, va chercher au-dessus d’elle une nourriture plus abondante et mieux préparée : des filaments innombrables, qu’on prendrait pour autant de fils d’or, la lient indissolublement aux plantes qu’elle dévore⁴.

Confondu au mieux avec la mousse ou l’écorce des forêts, dans la ville avec le guano des murs ou les déjections caoutchouteuses de nos trottoirs⁵, il semble ne pas avoir d’identité propre ou être réduit à un mouvement d’« humeur » : il est *ce qui sort de*, ce que le corps rejette, ce que la nature produit et qui dégénère et prolifère si l’on n’en prend pas soin. Un négligé : une déviance.

À cette époque je m’étais en quelque sorte absenté de mon corps, lui refusant quant à moi tout concours, au point d’y laisser croître comme une moisissure, un lichen, cette barbe dont il s’avérait chaque jour un peu plus qu’elle n’était pas mon genre.

Jean Rolin⁶

Pour le savant grec antique Théophraste, il naît de l’écorce. Pour d’autres, il est une « morve de falaise » (le poète canadien Ken Babstock) ou un « excrément de

terre » (*oussek-el-trab* ou *ousseh-el-ard* en arabe, certainement pour désigner le lichen *Lecanora esculenta* et ses courbes brunes évocatrices). Dans l'histoire naturelle, (dé)classé d'abord parmi les « plantes » dites « inférieures », il a longtemps été pris de haut et déconsidéré. Pour Albert le Grand, frère dominicain et philosophe du XIII^e siècle, le lichen, situé en bas de la hiérarchie des « végétaux », est le produit de la putréfaction.

Peu s'inquiètent de la disparition de ce compagnon invisible. En raison de sa taille et de son apparence, il n'a pas le même charisme que les phoques, les tigres ou les orchidées : il fait partie de ce que l'on appelle depuis une dizaine d'années, dans la communauté scientifique, la « biodiversité négligée ». Cette expression s'est forgée et démocratisée dans le sillage d'expéditions marines et terrestres du Muséum national d'histoire naturelle de Paris⁷. Elle met le doigt sur le fait qu'une grande partie du règne vivant, qui est la moins connue du grand public, la moins médiatisée et souvent la moins étudiée par la communauté scientifique, est aussi celle qui est la plus riche en espèces encore à découvrir. On estime qu'elle ne représente pas moins de 80 % des espèces vivantes : insectes, planctons, champignons, lichens, etc.

En 2016, Emanuele Coccia s'insurge contre un véritable « snobisme métaphysique⁸ » qui ferait que le vivant et, en particulier, les plantes ont été oubliés par la philosophie (du moins récente), condamnés à « végéter ». On peut éventuellement s'intéresser aux plantes ornementales (en raison de la puissance toute relative du beau) et à celles que l'on dit « utiles » (celles qui ont des « propriétés », en vue de l'alimentation, de la médecine). On peut aussi

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)